

## Des moulettes et des perles

Voici un sujet qui suscite très souvent des échanges passionnés.

En effet, à Saint-Savinien, les moulettes ont disparu depuis les années 1960.

Les causes en sont :

- la construction du barrage sur la Charente à la sortie du bourg ;
- l'installation de vannes sur le canal après son agrandissement ;
- la cessation depuis janvier 1996 des dragages de la vase dans le bourg ;
- l'avarie bloquant le clapet du barrage en 1999 ;
- les prises : canal de l'U.N.I.M.A., pipe-lines pour La Rochelle et autres pompages.

Les travaux de l'Institution Fleuve Charente de Saintes et les interventions du Collectif Fleuve Charente de Saint-Savinien ont déclenché la réparation du barrage en 2008, mais l'enlèvement de la vase (boues marines) fait toujours l'objet d'études et le coût élevé de cette intervention y met un frein permanent.

Texte recueilli à la Bibliothèque nationale par Michel Quessot,  
président-fondateur des Amis de Saint-Savinien et sa région.

Dans un article du journal "Annales de la Société des Sciences Naturelles de la Charente-Maritime" (volume III – fascicule 5 avril 1938) intitulé "Les perles d'eau douce en Saintonge" par M.F. Faideau, celui-ci rappelle qu'en avril 1937, il avait été demandé à monsieur le ministre des Finances, l'installation d'une pêcherie de perles sur la rivière la Charente et ce, à la suite d'un mémoire de monsieur Michel Bégon.

Ces perles d'eau douce sont trouvées dans un mollusque dénommé unio ou moulette (mollusque bivalve sans siphon). On les nomme palourdes de Charente en Saintonge. Leur coquille ovale allongée est assez épaisse, l'épiderme vert dans la jeunesse devient plus tard noirâtre, la nacre est assez belle, plus ou moins bleuâtre. Les moulettes rampent avec leur pied robuste en laissant un sillon étroit et profond, et elles peuvent se déplacer d'une vingtaine de mètres en quelques heures (d'après M. Poirion, professeur à l'École normale de La Rochelle).

L'expulsion brusque de leurs excréments détermine à la surface de l'eau un bouillonnement très visible ; leur chair fade et coriace est immangeable.

Le développement des moulettes est fort curieux. Les œufs pondus au printemps restent entre les lames branchiales de la femelle, y sont fécondés et se développent en de petites larves munies de minuscules valves et de cils vibratiles qui leur permettent une vie errante ; leur avenir n'est assuré que lorsqu'elles arrivent au contact d'un jeune poisson. Chaque larve que favorise cette chance pénètre par une ouïe dans la cavité respiratoire et se fixe sur une branchie au moyen des crochets pointus que portent ses valves. La blessure de fixation provoque chez le poisson la prolifération de la couche épithéliale de la lame branchiale qui s'enflamme et enveloppe la larve d'unio. Celle-ci, pendant six semaines à deux mois, se nourrit aux dépens du sang de son hôte, puis ayant formé une nouvelle coquille plus résistante, des branchies et un pied, abandonne le poisson et se laisse tomber sur le sable vaseux. Elle peut vivre un demi-siècle.

Il y a plusieurs espèces de moules. Celle de la Charente se nomme "La Moule Siniée" (*Unio Sinuatus* Lam.) longue de huit à douze centimètres.

Pour qu'il soit formé une perle, il faut que la moule soit atteinte de margaritose.

En effet, le manteau de ce mollusque est une membrane sensible et délicate qui a la propriété de sécréter la nacre. Elle l'utilise normalement pour former les valves, squelette externe d'un corps mou, et exceptionnellement, pour se défendre contre les dangers venant du milieu. Tout petit corps inerte dont la présence irrite le manteau, tout petit parasite qui cherche à le perforer amènent bien vite une réaction défensive et l'étranger est entouré d'un cercueil de nacre qui s'épaissit lentement par couches successives et qui devient une perle.

La formation des perles est provoquée chez les moules par l'introduction accidentelle d'un grain de sable, ou même d'une paillette d'or, comme celle que trouva en 1913 Raphaël Dubois dans la perle d'une moule pêchée par lui dans un affluent de l'Allier, mais surtout par la présence d'une larve de ver (douve) qui perce le manteau du mollusque et dont l'adulte est parasite du tube digestif d'un poisson ou d'un oiseau d'eau. Il est donc nécessaire que l'eau où se trouvent les moules soit fréquentée par des oiseaux ou par des poissons parasités.

Chose curieuse, le grand naturaliste suédois Linné (1707–1778) avait déjà eu l'idée de provoquer artificiellement par traumatisme la formation des perles. Il perforait les valves des moules avec une très fine tarière, puis il les parquait.

Le gouvernement exploita secrètement ce procédé un peu primitif, mais le nombre et la beauté des perles ainsi obtenues ayant été trop faibles, il l'abandonna au bout de quelques années.

**Caractères des perles d'eau douce.** Elles sont rondes, piriformes ou baroques, de coloration variée : blanche, rose, rouge, roussâtre ou jaunâtre ; elles n'ont jamais la taille et la beauté des perles marines.

Les moins parfaites se rencontrent dans l'*unio sinuatus* qui est précisément notre espèce charentaise, mais la nacre de sa coquille est épaisse et belle.

**Exploitation perlière et nacrière de la Charente.** Il y a sans doute de nombreux siècles que sont connues et exploitées les moules de la Charente, comme celles des autres rivières de la France et de toute l'Europe. Michel Bégon qui fut Intendant de la généralité de La Rochelle, de 1688 à 1710, donne dans un mémoire publié en 1698 des détails assez étendus sur les produits de cette pêche fluviale : « On trouve dans la Charente, dit-il, vers Saint-Savinien, de grosses moules qui produisent des perles qui ne sont ni moins belles, ni moins précieuses que celles du Levant. Elles sont très rares, et il semble qu'on a abandonné cette pêche depuis quinze à vingt ans. »

En 1761, Arcère, documenté par le mémoire de Bégon et par une lettre de M. Neirauld, ancien prieur de Saint-Savinien, écrit : « Autrefois, on pêchait des perles dans la Charente, devant le bourg de Saint-Savinien. Elles étaient enfermées dans des coquillages bivalves, que le vulgaire nomme palourdes, et qu'on trouvait à demi enfouies dans le sable.

Dans cette pêche, l'espérance des plongeurs n'était pas toujours satisfaite. Il fallait ouvrir quelquefois plusieurs centaines de ces conques pour trouver le trésor que l'on cherchait. Les perles qui, par leur grosseur égalaient celle d'un pois, n'étaient pas communes. Celles qui les surpassaient et qui joignaient à cette qualité une rondeur sphérique étaient extrêmement rares. Ordinairement, elles avaient une belle eau mais leur forme était presque toujours irrégulière et baroque. M. Demuin, Intendant de Rochefort, en ayant envoyé un grand nombre à Paris, les lapidaires convinrent qu'elles étaient fines.

M. Bégon assure qu'elles ne sont ni moins belles ni moins précieuses que celles du Levant. La pêche de ces perles se faisait en été et surtout dans les grandes marées de juillet. On l'a abandonnée vers la fin du dernier siècle, à cause de l'incertitude et de la médiocrité du profit. »

Chose curieuse, tous les auteurs précédents parlent des perles – produit éventuel – dont ils exagéraient la valeur et la beauté. Aucun ne parle de la nacre des coquilles – produit assuré – qui servait à la fabrication des boutons et d'une foule d'objets.

La raréfaction de ce mollusque a supprimé pour quelques lustres sa pêche, de sorte que les mulettes réparaient leur perte et la pêche a recommencé.

Nous avons des données certaines pour la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, dans les "Annales" de la Société nommée plus haut. Il est révélé sur les unios de la Charente – elle est de M. Ch. Basset en date de 1885 – il offrait au Musée (?) de belles coquilles d'unios pêchées à Port-d'Envaux et dont l'une contient une fort belle perle (sic). « La pêche de ce bivalve, dit-il, est devenue une industrie locale assez fructueuse, la nacre épaisse et brillante de l'unio étant en outre fort recherchée pour la fabrication des boutons. »

Dans la Charente, on opérait la pêche de ce mollusque avec une équipe de sept hommes. Avec un canot monté par trois d'entre eux, on traînait une drague dont le contenu était fréquemment vidé au fond du canot. De temps à autre, ce dernier abordait au rivage et déchargeait ses coquilles devant une équipe de quatre hommes occupés à faire bouillir de l'eau dans une grande marmite au-dessus d'un foyer primitif. « On y jette les palourdes, dit Daniel Bellet, et on les y fait bouillir longtemps, de façon que les chairs se détachent aisément de la coquille. On sort les palourdes quand elles sont bien cuites ; on examine les coquilles une à une pour voir s'il y a des perles adhérentes, puis on écrase la chair des mollusques entre les doigts pour s'assurer qu'il n'y a point de perle dans la masse. Ce sont les enfants qui accomplissent ce travail sous la surveillance d'un ouvrier. »

Ce mode de cuisson des perles ne les embellit pas, comme on peut le remarquer sur le spécimen conservé au musée Mestreau à Saintes.

M. A. Giraudeau, ancien directeur de l'école annexe, qui habitait Saintes, dans son enfance, vers 1876, confirme tous les détails donnés par son ami Daniel Bellet. Il évoque l'odeur pestilentielle que dégageait, sur les bords de la Charente, la chair de tous les mollusques extraits de la marmite.

Dans le bulletin "Le Subiet" – édité par la S.E.F.C.O.  
(Société d'Études Folkloriques du Centre-Ouest) à La Maison de Jeannette,  
Les Granges, 17400 Saint-Jean-d'Angély, – de novembre-décembre 2000,  
dans la rubrique "À propos...", Robert Orgé a remarqué l'article ci-dessous  
de Charly Grenon ayant pour titre "... des perles du fleuve Charente".

(Extraits). Le vénérable Bescherelle (1802-1883) décrit en ces termes la mulette : « Genre de coquilles bivalves vivant dans les eaux douces et renfermant des espèces très ressemblantes aux moules, avec lesquelles on les confond souvent. L'espèce la plus connue est la mulette des peintres, dans les valves de laquelle les peintres mettent leurs couleurs ».

La mulette du fleuve Charente, si elle peut se comparer à la moule par sa teinte externe, ne lui ressemble point par la forme qui l'assimilerait plutôt à une énorme palourde. En ce qui concerne la variété perlière, aucune confusion n'est possible. D'ailleurs, c'est bien une espèce de mulette que les Méditerranéens nomment "palourde" sur leur rivage !

Lors de l'enquête conduite à l'époque sur les berges de la Charente, je n'ai, à aucun moment, entendu parler de "culture" au sens commun du terme.

Par contre, en 1920, un couple de Parisiens, madame et monsieur Gras, ouvrirent en Saintonge un atelier de fabrication de perles... artificielles. La commune des Gonds qui accueille cette structure, est bornée au nord par la Charente, tout au long de laquelle étaient établies, dans le passé, des pêcheries de perles.

La tradition orale a transmis jusqu'à nous le souvenir de plusieurs d'entre elles, comme Saint-Savinien ou le Port-Berteau.

L'époque de la Renaissance en fut, naturellement, l'âge d'or. Il se portait alors beaucoup de perles ; ce qui donna lieu à une industrie locale florissante.

Un peu laiteuse, sans grand éclat – comme toutes les perles d'eau douce –, celles de la Charente étaient cependant cotées. Elles étaient enfermées dans les coquilles bivalves des mulettes (sans être cultivées) que l'on trouve encore en grande quantité dans le lit du fleuve.

Comme les Méridionaux, les Saintongeais qualifiaient tout bonnement de "palourdes" ces coquillages de belle taille appelés parfois "huîtres moulières".

Ces perles étaient petites. La pêche se faisait en été, notamment à la faveur des grandes marées de juillet. Les documents officiels de l'époque napoléonienne, que nous avons consultés, font mention de cette ancienne activité et précisent qu'elle fut abandonnée vers la fin du dix-septième siècle « à raison de la modicité et même de l'incertitude des profits », indique à ce sujet la Statistique de Gautier.

On peut voir, au Musée d'art régional Dupuy-Mestreau, repris et réorganisé par la ville de Saintes, quelques bijoux d'époque, confectionnés avec des perles de la Charente.

– « Moi-même, nous avait dit monsieur Jean-Paul Boucard en 1968, je vais pêcher des palourdes près du barrage de La Baine, à Chaniers. Avec les enfants, uniquement pour nous distraire, nous en remontons trente, quarante, cinquante kilos. Et nous trouvons quelques perles. Les plus grosses n'excèdent pas quatre millimètres. Elles n'ont pas d'autre valeur que celle de leur découverte ! »

« Mais comme, au temps de Bernard Palissy, il se faisait également des bijoux en faïence émaillée (médaillons, etc.), nous avons repris le flambeau de cette intéressante tradition des perles et émaux de Saintonge. »

Aujourd'hui maire de Pessines, monsieur Boucard est le gendre de madame et monsieur Gras dont il a pris la suite en 1959, transférant l'atelier d'art en bordure de la route qui va de Royan, "perle" de l'Océan, à Saintes, depuis longtemps surnommée "la Coquette". Le bijoutier émailleur à feu vif, fournisseur des parures de Dior, Lacroix, Givenchy et autre Chanel, façonne au chalumeau depuis plus de quarante ans des perles évidemment plus belles que celles des anciennes pêcheries de la Charente. Quant aux émaux, d'une rare finesse, ils sont ouvragés à partir de matière noble provenant des cristalleries les plus réputées...

Quant aux moules avec lesquelles nos maîtres-queux font mouclades, éclades et marinières, c'est un coquillage totalement différent de la "palourde" fluviale dont l'Occupant se délectait. Ce qui n'a rien d'étonnant quand on connaît la subtilité de la gastronomie allemande (se reporter à Goulebenéze, à ce sujet...). Il paraît que la chair de la mulette perlière est à peu près aussi tendre que celle de la grosse patelle jaune, connue dans notre région sous le nom de "jambe", ce qui d'après Rézeau dériverait de "gemma", c'est-à-dire... petite perle ! C'est dire que ce mets serait plutôt coriace.



Mulette de la Charente

Toujours dans le bulletin "Le Subiet" (paru en octobre 1965),  
Robert Orgé a noté le témoignage ci-après  
signé de madame A. Lamontellerie.

#### Jeux de garçons à Saint-Savinien-sur-Charente

Aux environs de 1900, les "drôles" de Saint-Savinien semblent avoir eu le monopole d'un jeu particulier : "la pêche aux anodontes" (fort différents des mulettes).

Anodonte signifie : qui n'a pas de dents. C'est un mollusque lamelibranche d'eau douce très commun à cette époque, mais en voie de disparition nommé "patagau" par les pêcheurs locaux. Certains étaient porteurs de perles au XVIII<sup>e</sup> siècle. Enfoncé dans la vase, il entrouvre sa coquille pour laisser passer ses siphons respiratoires.

Dès que l'un d'eux bâillait, un gamin essayait prestement de placer entre les deux valves le mince scion de sa canne à pêche. S'il réussissait, l'anodonte refermait immédiatement sa coquille et victorieusement le drôle levait sa prise.

Cette pêche n'était qu'un jeu, les anodontes n'étant point comestibles.

*Renseignements pris, on pêchait encore au carrelet des anodontes dans la Charente, à Saint-Savinien, durant les années 1960.*

#### **Marie de Médicis et les perles**

Après avoir répudié Marguerite de Valois au motif qu'elle ne lui avait pas donné d'enfant, Henri IV prit comme seconde épouse Marie de Médicis. – Le mariage officiel eut lieu à Lyon le 17 décembre 1600.

Pour le baptême de son fils, celle-ci désirait une robe d'exception. Cette tenue de parade était ornée de trois mille diamants et trente-deux mille perles. Il est dit que le poids très important de son vêtement avait nécessité des aides pour que la reine ne s'écroule pas et même puisse se déplacer.

Il se rapporte aussi que ce goût du luxe eut des conséquences écologiques. En effet, pour trouver une perle, il faut sacrifier au minimum mille mulettes et moules de rivière : on parle de trente-cinq à quarante millions de moules et de mulettes détruites. Et les rivières d'Europe, après avoir subi cette pêche abusive, ont vu leur population de moules et de mulettes disparaître pour de nombreuses années.

Institution Fleuve Charente  
Plan d'Actions et de Prévention des Inondations (PAPI)  
Conseil d'administration du 29 janvier 2010  
Projet de "désenvasement" et restauration du fleuve Charente  
Les grandes mulettes de la Charente

**Projet de désenvasement et restauration du fleuve Charente.**

(Extraits). Il existe dans la Charente une population importante de grandes mulettes (80% de la population mondiale), espèce menacée d'extinction. La grande mulette est un bivalve de la famille des margaritiféridés appartenant au groupe des naïades (moules d'eau douce). C'est le plus gros mollusque continental d'Europe. Si la présence historique de la grande mulette est attestée dans la plupart des grands bassins européens (elle était présente dans nombre de cours d'eau français), elle n'existe plus aujourd'hui que dans quelques cours d'eau. La population de la Charente représenterait 80% de la population mondiale de grandes mulettes.

La protection des derniers milieux hébergeant l'espèce, la reconquête de la qualité de l'eau du bassin versant et une meilleure compréhension de son cycle biologique sont les éléments clés de sauvegarde de la grande mulette. Cette espèce est particulièrement sensible à la vase.

L'envasement de la Charente en amont de Saint-Savinien risque d'entraîner la disparition des grandes mulettes.

Il est donc proposé que le projet de désenvasement dans le secteur de Saint-Savinien et de restauration du fleuve Charente, défini dans le cadre du Plan d'Actions et de Prévention des Inondations (PAPI) du bassin de la Charente pour réduire les hauteurs d'eau en période de crue, ait également pour objectif de préserver la grande mulette. Cette préservation d'une espèce en danger critique s'inscrit dans la préservation et la restauration de la qualité du fleuve Charente.

Les enquêteurs et les observateurs agissant sur la demande de l'Institution Fleuve Charente ont en effet découvert, en amont de Saint-Savinien, au-delà du bouchon vaseux qui remplit le lit de la Charente, plusieurs colonies de grandes mulettes.

Dans des zones du fleuve épargnées jusqu'à ce jour par la vase (boues marines), sur des gravières saines et dégagées, de très nombreuses grandes mulettes se sont établies. Les naturalistes s'accordent à dire que ce mollusque peut vivre jusqu'à cent ans.

Une pareille longévité permet aux coquilles de s'épaissir de plusieurs millimètres de nacre. C'est pourquoi à Saint-Savinien, des artisans récupéraient naguère cette nacre pour la fabrication d'objets divers dont des boutons.

Quiconque ne doit évidemment se livrer au pillage de ces colonies de grandes mulettes rescapées des erreurs et des irresponsabilités de l'homme.

Il serait fâcheux de revivre le massacre écologique du XVII<sup>e</sup> siècle débutant, perpétré en France et en d'autres pays d'Europe, pour satisfaire un caprice, fût-ce d'une reine...

**Gérard Trélon**